

C'est l'été,
c'est la plage,
c'est les
Beach Boys.
Le groupe
épitome de la
surf music re-
devient d'ac-
tualité, tous
les ans à
l'époque du
soleil et des
vagues. Mais
outre cet as-
pect anecdo-
tico-clima-
tique, les
Beach Boys
sont, d'évi-
dence, la
pierre angu-
laire de la pop
music, à l'ins-
tar des
Beatles.



La carrière des Beach Boys, courant tout au long de trente années, peut se diviser aisément en deux grandes parties distinctes.

Ce mois-ci, nous analyserons les débuts du groupe jusqu'à "Pet Sounds", le chef d'oeuvre de l'époque "symphonique" de Brian Wilson.

Pétasses trop bronzées, grands dandies en sandales, plaisirs naturistes du "sport", Brian Wilson a déplacé la mythologie du Rock and Roll (celle cernée par Chuck Berry) vers la plage et le surf proprement, high school tendance molle et ludique. Le surf avait ses méchants et ses bad-boys marqués par les beatnicks, des drop-outs qui préfiguraient l'explosion hip des mid-sixties. Ils écoutaient Dick Dale et les Trashmen, rêvaient de guitares

Beatles du début des sixties est l'histoire d'une récupération. Dont les génies (Spector en tête) sont des virtuoses à l'euro-péenne, des mentors, des producteurs, des passionnés de musique noire, certes, mais qui appliquent à celle-ci un traitement et une vision (la mélodie, la symphonie, la production) qui met le blues dans une cage dorée.

Brian Wilson évidemment n'a jamais mis les pieds sur une plage. Brian évidemment fantasmait sur un vécu qui lui était étranger. Comme Pete Townshend transcendait les mods de "The Kids Are Alright" qu'il voyait aux entrées des boîtes sans vraiment les fréquenter. Comme Leiber et Stoller s'imaginant le présumé style de vie des blacks de Beale Street. Brian Wilson a créé de toutes pièces une mythologie et son langage. La Tamla Motown

Retrouvez la sélection des meilleurs morceaux d'Anthologie au 36 68 63 63

chacun leur pierre), le rock des sixties était sur la route qui allait mener à Sergent Peppers, à la Pop Music.

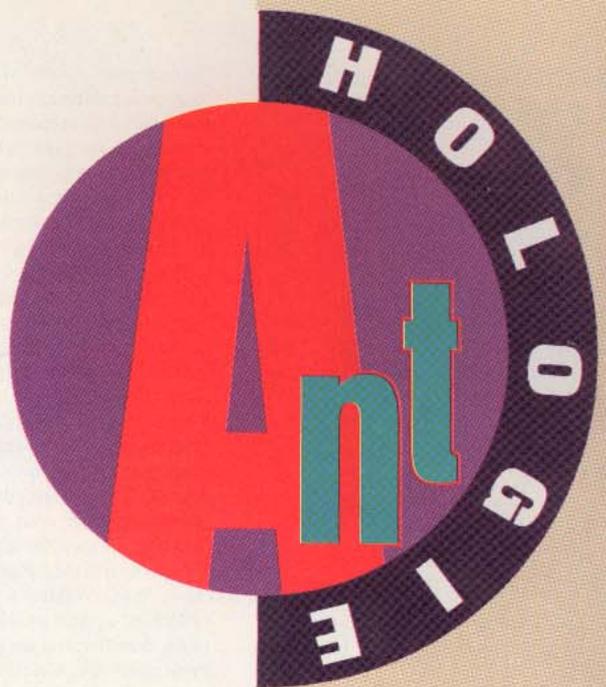
Via, évidemment, "Good Vibrations", la rédemption de Brian Wilson. Avant, il n'était qu'un "artiste de variétés", certainement pas un créateur, encore moins un rocker. Dans le contexte de l'époque, les Beach Boys faisaient certes claquer le jack-pot mais n'influençaient finalement

The Beach Boys

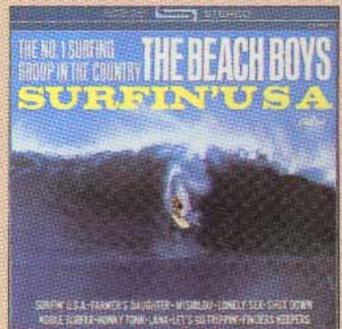
grinçantes et surgonflées comme un moteur de hot-rod, privilégiaient le rock instrumental. Les Beach Boys ne seraient jamais vraiment leur affaire. Le sourire navrant des frères Wilson et des cousins Jardine était calibré pour les charts. Cela aurait pu être insupportable si derrière l'optimisme béat et l'allant guilleret Brian Wilson n'avait laissé deviner la fêlure. Les Beach Boys de 61 étaient contemporains d'un rock devenu twist qui avait perdu toute odeur de soufre. Le R'n'B noir des débuts était devenu chanson, ressassant le doo-wop le plus naïf, utilisant jusqu'à plus soif les recettes de Chuck Berry pour "civiliser" le blues. Toute l'affaire du "Brill Building" (ce bâtiment de New York où se rassemblaient les compositeurs, tout le "métier" de l'édition) fût toujours de blanchir jazz et blues jusqu'à ce qu'ils puissent rentrer à Broadway. Le rock and roll pré-

et Spector appliquaient au R'n'B un traitement hérité de Duke Ellington et Gershwin, Ray Charles et Quincy Jones avaient sécularisé le gospel, rendant universelle une clameur jadis réservée à l'Eglise, Chuck Berry avait réalisé l'osmose de la mélodie country et des constructions blues, fait de la guitare et de son langage une évidence, avait universalisé l'hymne teenage, Brian Wilson, sur cette base, apportera les constructions harmoniques du doo wop, plus que les Everly Brothers, ce sont les arrangements à capella et leurs exigences (quatre accords, souvent, des mélodies simples, un contrepoint simpliste) qui "inspirèrent" Brian Wilson. Voilà pour les pères fondateurs: entre les Beach Boys, Spector, la Tamla et le rock instrumental (qui lui est création presque collective: Ventures, Shadows, Dick Dale ou Duane Eddy apportèrent

personne. Il y eut des clones d'Hank Marvin, une invasion de petits Beatles, des Elvis, niais ou "méchants", sans nombre. Mais personne ne "se mit au rock" pour suivre l'exemple des Beach Boys. La scène surf lui est contemporaine et non dévouée. Dick Dale était pour eux une obsession, Jan et Dean des symboles, les "death songs" - l'accident ! l'accident ! - une mouvance récurrente. Les Beatles, avec "Rubber Soul", avaient gagné leur paradis: ils étaient, enfin, pris au sérieux. Obsédé par cet exemple, Brian Wilson, via, "Pet Sounds" ira vers l'impasse. "Good Vibrations" comme "River Deep" était indépassable. Une construction paranoïaque. Une dernière salve avant la folie sourdingue, une tentative de plus, mais la plus convaincante avec "River Deep", d'enfermer toutes les émotions et le non-dit, les tensions de la musique

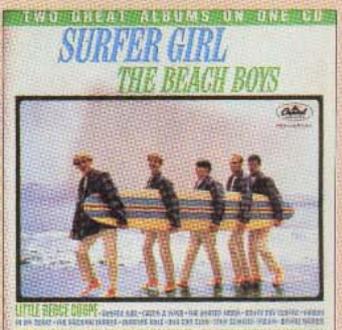


QUALITE MUSICALE
 ●●●●● Secondaire
 ●●●● Bon
 ●●●● Excellent
 ●●●●● Chef-d'oeuvre
BEST: recommandé
QUALITE TECHNIQUE
 ○ Médiocre
 ○○ Convenable
 ○○○ Remarquable
 ○○○○ Tout confort
BEST: recommandé
 ECD: économique



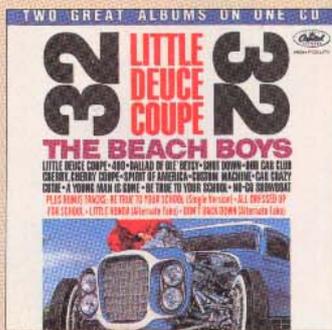
SURFIN' SAFARI & SURFIN' USA
 (Capitol/EMI)
 1962 1963

ECO
 ●●●○○○



SURFER GIRL & SHUT DOWN
VOLUME 2
 (Capitol/EMI)
 1963

ECO
 ●●○○○○



LITTLE DEUCE COUPE & ALL SUMMER LONG
(Capitol/EMI)
1963 1964

ECO BEST
●●●○○○



BEACH BOYS CONCERT
(Capitol/EMI)
1964

ECO BEST
●●●○○○

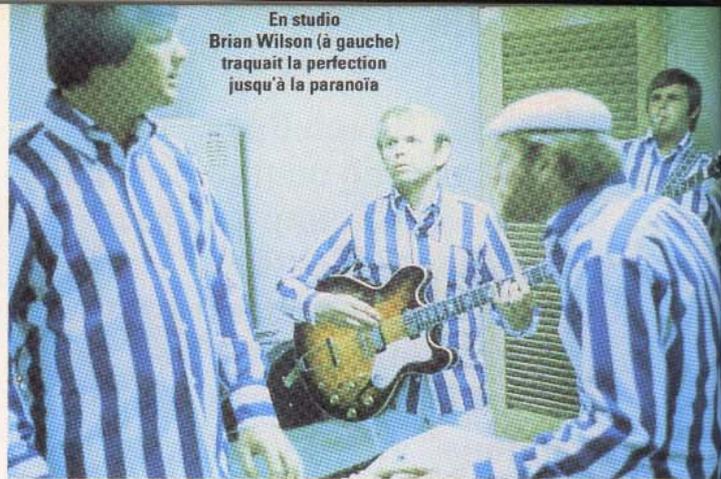


TODAY & SUMMER DAYS AND SUMMER NIGHT
(Capitol/EMI)
1965

ECO BEST
●●●○○○

"classique" ou de la musique tout court dans un juke-boxe" ! Pure folie. Des heures de studio qui ne pouvaient se compter, des ponts en cascade, une utilisation paranoïaque des chœurs, qui jouaient le rôle habituellement réservé aux violons, et à l'orgue, et aux cuivres. La montagne est si haute qu'elle est inaccessible : la très grande musique n'est que ce pas vers l'absolu. Une rage d'éternité. "Good Vibrations" est obsédé, peut-être inconsciemment, par le souvenir de l'Hymne à la Joie. Après, il n'y aura plus, d'une certaine façon, que le silence obstiné, le monde clos de l'impossible dépassement, déjà, Brian Wilson a donné son chant du cygne et il le sait : il sera, désormais, un éternel insatisfait jusqu'à cet album de retour. Ce faux chef-d'œuvre de convalescence, la béquille psychiatrique. Cet album de "retour" sonne comme un sourire forcé. Après et en même temps que Phil Spector, Brian Wilson s'enfermera... à jamais.

Surfin' Safari sorti le en octobre 1962 place les Beach Boys aux côtés de Bobby Vee ou de Bobby Freeman. Quand le rock instrumental des Ventures ou de Dick Dale semble le dernier îlot de résistance. Les guitares sont propres, le son est aussi loin du twist des ballrooms, avec ses double-batteries, son orgue forain, que du R'n'B naissant à Londres, de l'image du rock révolté triomphant dans le reste de l'Europe. Mais il y a déjà "Surfin' Safari", "County Fair", "Ten Little Indians" (repris en France par Lucky Blondo), "Surfin". Dans le contexte de l'époque, ce ne sont là que des hits ponctuels, moins classe que Bruce Channel, moins allumés que Dion, moins sexy que Ricky Nelson. Le deuxième album des Beach Boys : "Surfin' USA" marquera - réellement - la mesure de la formule. Le style se crée. Mais, paradoxalement, c'est un album complexe : les reprises de Dick Dale, la death song ("Shut Down") sont des emprunts à la culture surf qui se développe en parallèle. Les Beach Boys existent musicalement, culturellement, ils ne sont sûrs de rien. "Surfer Girl" (sorti fin 63) est le premier disque sans reprises, le premier disque à fonctionner comme une oeuvre, le premier disque vraiment "produit". "Surfer Girl" ou "In My Room" annoncent la pop music balbutiante au même titre qu'un "You've Got To Hide Your Love Away" de Lennon.



En studio
Brian Wilson (à gauche)
traquait la perfection
jusqu'à la paranoïa



Une planche de surf,
un moteur surgonflé
et un été sans fin...

Les campus s'échauffent déjà, les cheveux poussent : dans l'inconscient collectif, la révolution est en marche. De cela Brian Wilson se sent exclu par avance, mal à l'aise dans son rôle social, dans son succès marqué par l'étiquette teenager. Et Brian Wilson s'enferme.

Jusqu'à "Pet Sounds". Deux ans. Pendant ce temps sortiront des albums compilés à la hâte, vaguement conceptuels, Brian Wilson laisse échapper par bribes le meilleur et l'indifférent. Pendant ces deux années, le monde va basculer : enfermé dans le studio ou soumis au supplice de tournées marathon, Brian Wilson découvre les drogues et la jalousie, Brian Wilson synthétise les intuitions de Spector ou de Lee Hazlewood, "Be My Baby" le désespère. Lennon le désespère. Tourné avec les Beach Boys le désespère. Sortent coup sur coup un album en public "Little Deuce Coupe" consacré aux plaisirs de la caisse et de la casse (une chanson sur la Porsche de James Dean) ou effleure un "I Get Around", pièce montée de studio à l'impressionnante chantilly de chœurs, "Summer Days" consacré aux plaisirs contestables du bronzage, "Beach Boys Party", un album de reprises à la limite de l'atterrant. Le hâtif "The Beach Boys Today". Brian Wilson fait des singles. Non point des albums. Le reste de la famille ne pense qu'à presser le citron, indifférent aux problèmes d'image. "Pet Sounds" sort au milieu de 66. Entre "Rubber Soul" et "Revolver", contemporain des Kinks doux-amers, du psychédéisme naissant, des Stones d' "Aftermath". Un son se crée, tous partent de Spector en rêvant des Indes, tous

REFERENCES

Heroes And Villains (The True Story Of The Beach Boys) compte parmi les 5 meilleurs ouvrages jamais consacrés au rock. Steven Gaines a choisi l'option romancée pour traiter la fabuleuse et tragique histoire du groupe américain à tel point que sa biographie a servi de scénario pour un télé film (récemment diffusé par M6) assez pouilleux au demeurant. On y croise Murry Wilson le père tortionnaire mais aussi Charles Manson et Ronald Reagan pour une saga de self destruction et moeurs dissolus qui font passer les bios des Sex Pistols et des New York Dolls pour du Enid Blyton. Dommage que ce livre n'ait jamais connu de traduction française. (Heroes And Villains Grafton UK)



Des 1965, Brian Wilson se réfugie dans l'habitacle feutré de son studio. Bruce Johnson prend sa place sur les photos

refusent le blues pour retrouver l'écriture traditionnelle et baroque, tous utilisent le re-recording a outrance, dont Brian Wilson tirera d'évidence une quintessence. Mais reste l'outsider : "Pet Sounds" recueille un succès énorme mais l'image des Boys est -sans rédemption ni rémission possible- à jamais connoté par leur première période : ils ne seront jamais des "leaders culturels", jamais autre chose que de la chair à juke-boxes.

Brian Wilson le sent et en souffre : la côte Ouest bouleverse le monde. Sans lui. Le maître mot de cette révolution est "Vibrations". De ces hipsters qui l'ignorent, Brian voudra écrire l'hymne. "Vibrations" comme celle que recueillait Beethoven en collant l'oreille à la caisse de son piano: dernier moyen pour lui de "sentir" la note. Les "good vibes" de Brian Wilson seront un génial plaidoyer d'impuissance. Pour elles, il obligera un orchestre

Aucun groupe n'aura aussi bien illustré le rêve américain

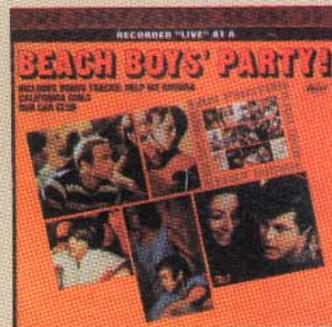
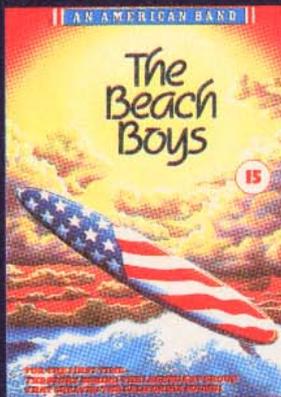
symphonique à se déguiser en pompiers ("la musique doit prendre feu"). Pour elles, il exigera les musiciens de Spector, se faisant ainsi à jamais détester par la famille des cousins et des coquins, redécouvrira le Martenot et, les instruments de l'inouï. "Sloop John B." (un vieux classique, en fait, un traditionnel), "Would'nt It Be Nice", "God Only Knows" : les monuments de "Pet Sounds" ont beau être des fleurons d'hédonisme attendri, Brian Wilson est un homme seul qui fantasma sur les enfants des fleurs : les enfants des fleurs s'aiment, les enfants des fleurs vivent tous ensemble. C'est "Good Vibrations" qui en dit le plus long, qui transcende le plus douloureusement l'optimisme béat de cette époque.

Il est fort douloureux de chanter le bonheur des autres. Brian Wilson, comme Paillasses, ne s'en relèvera guère. Son égo se désagrège, Woodstock, comme tous les symboles de l'utopie contre-culture, se fera sans lui. Et sans ses chansons, déjà démodées. Il ratera l'impossible dépassement de "Smile" refusant ainsi que sorte "son" Sgt Pepper's. Woodstock, idéalement, proposait l'image d'un monde qui ressemblait à une chanson de "Pet Sounds". Un monde où chacun semblait prendre la parole. Brian Wilson, lui, n'est plus rien. Sa carrière lui coule entre les mains comme le sable cher aux foutus surfeurs qui lui coûtèrent sa réputation.

■ Patrick EUDELIN

La plage en vidéo

Le document retraçant les Beach Boys "de l'intérieur", façon S.T.P. ou "Let It Bleed" reste encore à créer ou, plutôt, compiler. Pour deviner les tensions, l'histoire réelle (façon "fantôme de l'Opéra") d'un groupe écartelé entre son génie créateur et les coquins et cousins qui le jalouent et l'utilisent. Pour prendre la mesure de l'époque à travers la symbolique trajectoire de Brian Wilson, Gourou avorté, créateur abimé et compulsif, il faut lire entre les lignes des rares documents disponibles. Les Beach Boys n'ont jamais été un groupe visuel : les témoignages sont plutôt rares pour un groupe qui a traversé vingt ans d'histoire. Citons, pourtant, "We're An American Band" qui, de 61 à nos jours, résume, via les concerts, via quelques rares scènes backstage ou en studio, les garçons plagistes. Sur un ton, évidemment laudatif et niais. Mais quelques flashes d'un Brian Wilson reclus, catatonique, ou énamouré de son piano, laissent deviner une histoire encore à écrire. Sinon Ready Steady Go", la fameuse émission sixties britannique, présente, entre deux gogo dancers, les Beach Boys de "when I Grow Up" ou de "Dance Dance Dance". Au milieu des élégants du mersey-sound, puis des dandys psychédélics de la swingin' London, leurs cheveux courts et leurs chemises Oxford, (ce look "Ivy League") font plus que détonner : c'est de la bouse campagnarde dans un jardin anglais. Les Beach Boys, alors, avaient raté bien des coches qui ne se rattrapent plus. L'histoire allait se faire sans eux ; même s'ils continuaient à vendre leurs disques par charretées, même si "Good Vibrations" sublimait son air du temps. Patrick EUDELIN



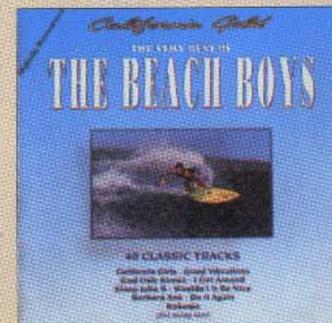
BEACH BOYS' PARTY (Capitol/EMI) 1965

ECO ●●●○



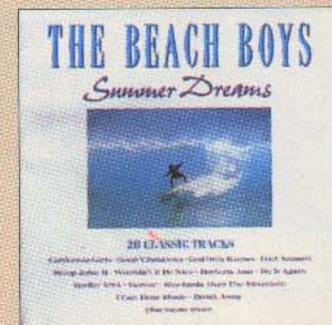
PET SOUNDS (Capitol/EMI) 1966

ECO BEST ●●●●○



THE BEACH BOYS CALIFORNIA GOLD (Capitol/EMI) 1988

ECO ●●●○



THE BEACH BOYS SUMMER DREAMS (Capitol/EMI) 1990

ECO ●●●○

Gagnez l'intégrale de l'Anthologie en écoutant Francis Zéguth sur RTL à 22 h 15. Concours BEST Back To Compact/RTL la semaine précédente la sortie du numéro.